

*Les Groupes communistes  
français de Russie*



MARCEL BODY

*Les Groupes communistes  
français de Russie*  
1918-1922

Suivi de “*Volontaire à deux mains*” par  
GÉRARD BERRÉBY



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2015

Le présent texte a été publié pour la première fois en 1965 dans *Contributions à l'histoire du Komintern*, sous la direction de Jacques Freymond, par la Librairie Droz à Genève, dans la série des publications de l'Institut universitaire des hautes études internationales de Genève.

© Éditions Allia, Paris, 1988, 2015.

LE samedi 31 août 1918, deux officiers et deux soldats de la Mission militaire française en Russie adhéraient au Groupe communiste anglo-français créé par les bolcheviks auprès de la “Fédération des groupes étrangers” de Moscou. Les deux officiers étaient le capitaine Jacques Sadoul et le lieutenant Pierre Pascal ; les deux soldats, Robert Petit et Marcel Body, auteur de ces lignes.

La Fédération des groupes communistes étrangers avait été fondée, dès les premiers mois de 1918, pour rassembler dans des organisations distinctes, mais placées sous l’autorité directe et constante du Parti ouvrier social-démocrate de Russie (bolchevik), les sympathisants recrutés parmi les prisonniers allemands, autrichiens, hongrois, bulgares, roumains, ruthènes de Galicie (très nombreux parmi les Autrichiens) et un petit nombre de Français ; le groupe anglais était composé presque exclusivement d’émigrés russes revenus d’Angleterre et d’Amérique.

L’idée de Lénine et de Trotski, en formant cette Fédération de groupes communistes étrangers, était d’en faire une pépinière de militants bolcheviques que l’on pourrait utiliser

en Russie soit dans l'Armée rouge, soit dans d'autres services, mais destinés avant tout à porter dans leur pays d'origine, quand sonnerait l'heure de leur rapatriement, la doctrine révolutionnaire telle que le Parti bolchevique la concevait et l'appliquait. En attendant, tous ces groupes se consacraient à une propagande active, trouvant surtout parmi les prisonniers autrichiens d'origine slave et les prisonniers hongrois une audience de plus en plus large à mesure que s'affirmait la victoire de l'Entente.

Les Allemands, de beaucoup moins nombreux que les Autrichiens et les Hongrois ou les Bulgares, étaient les plus rebelles à la propagande bolchevique, soit qu'ils aient eu dans le passé de fortes attaches avec la social-démocratie, soit que leur désir de ne pas compromettre leur retour en Allemagne l'emportât sur leurs convictions politiques. Au demeurant, dès la signature du traité de Brest-Litovsk (3 mars 1918), les autorités allemandes s'étaient empressées de rapatrier non seulement leurs troupes d'occupation, mais aussi leurs prisonniers que détenait la Russie. Si bien qu'en août 1918, il restait peu d'Allemands à Moscou.

À l'époque, la propagande à l'étranger se faisait principalement par l'intermédiaire du commissariat aux Affaires étrangères. Les notes

diplomatiques, les appels : “À tous, à tous !” que rédigeait Tchitchérine, alors commissaire aux Affaires étrangères, n’avaient pas d’autre but que de porter sur les ondes la propagande que le Parti s’ingéniait, mais à l’époque avec des moyens limités, à répandre dans le monde et tout d’abord en Autriche-Hongrie, en Allemagne, en Bulgarie et en Serbie.

Au moment de notre adhésion, le Groupe communiste français ne comptait que trois Français et quelques anciens émigrés russes ayant vécu en France ou en Suisse. C’était d’ailleurs un de ces anciens émigrés, Niourine, qui était, si l’on peut dire, la cheville ouvrière du groupe. Homme de confiance du Parti, chef de la Section française au commissariat des Affaires étrangères, il possédait sinon les qualités, du moins les titres pour être l’animateur politique de ce petit groupe qui végétait depuis sa naissance. Et pourtant ce groupe avait une âme bien française, Jeanne Labourbe, et deux sympathiques figures, Rosalie Barberet, dont l’accent faubourien trahissait les ascendances communardes, et son fils, un gaillard de 17 à 18 ans, qui faisait ses études tout en militant dans les Jeunesses Communistes Russes. En dehors de ces quatre membres actifs, je n’ai qu’un souvenir très vague des quelques Russes francophones

qui les entouraient. Au demeurant, il n'y avait parmi eux aucune individualité marquante.

Notre arrivée, ou plutôt l'adhésion d'une personnalité comme celle de Jacques Sadoul, transforma d'emblée l'activité du Groupe. Depuis des mois, Sadoul se préparait à donner sa mesure. Ses dernières lettres à Albert Thomas, celles qu'en juillet 1918 il avait envoyées à Romain Rolland, faisaient ostensiblement l'apologie de la Révolution et de l'œuvre accomplie par Lénine et Trotski. On peut imaginer l'effet que ces messages devaient produire sur l'entourage de Clemenceau : depuis les premiers jours d'Octobre, Sadoul tentait cette gageure d'amener le gouvernement français à soutenir militairement, économiquement et financièrement le pouvoir des Soviets et à donner sa caution aux dirigeants bolcheviques qui ne cachaient pas leur dessein d'étendre la révolution à l'Europe entière.

Niourine avait pour instructions, tant du Comité central du Parti que de la Section de propagande, de publier en français des feuilles volantes, des brochures et si possible un journal. La nécessité s'en faisait d'autant plus sentir que des troupes françaises et anglaises avaient été débarquées, au début de l'été 1918, à Mourmansk, et que d'autres débarquements étaient attendus.



Le concours de Jacques Sadoul, celui de Pierre Pascal et le mien permirent à Niourine de faire paraître un hebdomadaire<sup>1</sup> français dont le nom était tout un programme : *La III<sup>e</sup> Internationale*. Sadoul écrivait les éditoriaux, qui étaient autant d'appels en faveur de la révolution d'Octobre ; Pascal résumait les événements marquants de la semaine, analysait les principaux décrets du gouvernement soviétique, en commentait d'autres plus anciens ; sous la signature de Marcel Laurens, j'écrivais des articles sur différents sujets et rédigeais la rubrique du mouvement révolutionnaire à l'étranger.

Mais notre activité ne se limitait pas à la rédaction de *La III<sup>e</sup> Internationale*, Pascal et moi allions chaque semaine à l'ex-imprimerie, du Rouskoïé Slovo, évidemment nationalisée, pour lire les épreuves et surveiller la mise en pages du journal. Les typos étaient des mencheviks et ne le cachaient pas.

Nous avons transformé la villa que Sadoul occupait et où Pascal avait également sa chambre en maison commune. Située au fond d'un petit parc dans le quartier de l'Arbate, au 3 de la rue Morte, elle se prêtait à merveille à notre activité.

1. Ce journal n'avait que deux pages et le papier, très épais, changeait de couleur à chaque numéro.

Robert Petit, dit "Bob", autre soldat de la Mission militaire, venait nous y rejoindre. C'est lui qui, sous notre dictée, tapait à la machine les textes destinés à la propagande.

Bien entendu, la personnalité de Sadoul nous attirait du monde. Notre petite communauté était un centre d'attraction et je puis dire que bien des figures remarquables à des titres divers ont défilé dans la villa de la rue Morte.

Il me souvient qu'un des premiers personnages qui, un soir, vint partager notre brouet fut Ludovic Naudeau, correspondant du *Temps* en Russie<sup>1</sup>. Le personnage était aussi truculent que pittoresque. Un colosse légèrement voûté et de surcroît accablé par une histoire qui lui avait valu d'être arrêté par la Tchéka et enfermé dans le quartier des condamnés à mort. Son crime ? Il avait écrit, dans une feuille que le consulat de France publiait à Moscou à l'intention des Français résidant en Russie, une série d'articles défavorables au gouvernement soviétique. Une nuit, on était venu l'arrêter<sup>2</sup> et tout de suite on l'avait mis au secret. Il y resta plusieurs semaines, jusqu'au jour où il put faire parvenir à Sadoul un billet où il lui

1. 28 décembre 1918. (N.d.E.)

2. 30 juillet 1918. (N.d.E.)

demandait d'intervenir en sa faveur. Sadoul alla le voir dans sa cellule<sup>1</sup> non sans avoir préalablement informé Trotski, et tout en recueillant les plaintes de ce martyr du journalisme, lui donna quelques conseils. Ludovic Naudeau écrivait une lettre au directeur du *Temps* pour crier son innocence, puisque les articles incriminés, disait-il, lui avaient été dictés par le consul de France et qu'il s'était contenté de les signer sans partager le moins du monde le point de vue de celui qui les avait inspirés. Suivrait une profession de foi nettement favorable à la politique révolutionnaire du gouvernement soviétique.

Ludovic Naudeau écrivit cette lettre et... recouvra sa liberté. Quand il se présenta chez Sadoul, il était un peu plus voûté que d'habitude. Pendant des semaines, il avait senti la mort peser sur ses épaules à un moment où chaque nuit les exécutions faisaient rage. Mais au cours du repas il retrouva sa truculence.

– C'est bien vous, lui dit Sadoul, qui avez un jour comparé la Russie d'hier à un pot de chambre plein de... sur lequel trônait le tsar?

– Oui, dit-il, l'expression est de moi. Mais mes adversaires d'aujourd'hui n'en ont cure. On m'a arrêté, moi qui ne suis qu'un journaliste, c'est-

1. 5 février 1919. (N.d.E.)

à-dire un homme qui vend sa prose comme un épicier vend ses pruneaux. On m'a jeté dans un cachot, on m'a fait payer pour d'autres, on n'a pas joué le jeu.

Sadoul le réconforta en lui rappelant que toutes les révolutions avaient commis des erreurs de ce genre. Mais la lettre de Ludovic Naudeau communiquée avec son accord à Trotski parut quelques jours après dans les *Izvestia*, accompagnée des commentaires qu'elle appelait. Un certain temps s'écoula. Plus voûté que jamais, Ludovic Naudeau partit pour la France avec un convoi de rapatriés. À son arrivée à Paris<sup>1</sup> il fut "hébergé" au camp Jourdan où on lui fit suivre le traitement réservé d'habitude aux personnes souffrant de troubles mentaux.

Un soir, alors que Sadoul, son amie, Maria Féodorovna, Pascal et moi achevions notre repas, quelqu'un frappa à la porte. Natacha, la vieille servante de l'ancien maître de céans, introduisit le visiteur.

– René Marchand, s'écria Sadoul. Quelle surprise!

– Bonsoir, capitaine. De passage à Moscou je n'ai pas voulu repartir sans vous dire bonjour.

1. 30 octobre et 30 novembre 1918. (N.d.E.)

– Vous avez bien fait. Et comment allez-vous ?

– Oh ! moi ça va, mais vous, capitaine, si vous continuez à marcher de ce train, ils sont capables de vous fusiller !

Sadoul qui s'était assis dans un fauteuil accusa le choc, mais se ressaisissant, il s'exclama :

– Pourquoi pas ? Je fais ce qu'il faut pour ça !

J'avais beaucoup entendu parler de René Marchand, ex-correspondant du *Figaro* en Russie, mais je n'avais pas eu encore l'occasion de le voir en chair et en os. Grand, maigre comme un chat de gouttière, la figure toute en longueur avec un nez proéminent sur lequel s'agitait un lorgnon en déséquilibre, le teint blême et les joues creuses, René Marchand entreprit Sadoul sur son activité politique, laquelle paraissait l'effrayer dans toute l'acception du terme. Sadoul le rassura et ensuite le questionna sur ses conditions d'existence à Pétrograd où, depuis son "histoire", il menait l'existence d'une chauve-souris.

Quelques mois plus tôt, René Marchand, affolé, s'était présenté dans le bureau que Sadoul occupait à la Mission militaire et l'avait mis au courant d'une conférence que les représentants de l'Entente venaient de tenir en sa présence au consulat des États-Unis à Pétrograd. Un plan d'action y avait été discuté